

Richard CADOUX. Temple d'Arcachon. Dimanche 13 juillet 2025. Guérison d'un enfant possédé. Marc 9, 14-29

1 Les évangiles sont remplis de récits de guérison. La guérison, c'est important. Nous ne le savons que trop bien : quand on est malade, on souhaite guérir. C'est un des désirs les plus fondamentaux de l'être humain. Et puis la guérison, c'est une des manières de parler du salut, donc de Dieu. Salut et santé, les deux sont liés. Quand on dit Jésus guérisseur, ça nous gêne. Mais quand on dit Jésus sauveur, alors c'est une confession de foi. Et il y a un lien entre la foi et le salut. Entre le salut et la guérison. Ici l'enfant est vraiment malade. Ce texte est d'ailleurs saturé de souffrance : un esprit muet s'empare du petit qui se roule à terre au risque de se brûler ou de se noyer. L'enfant bave, hurle, grince des dents, se raidit. Peu importe de savoir s'il s'agit d'une possession, d'une crise d'épilepsie, d'une manifestation d'autisme. Nous sommes en présence d'un corps souffrant, d'un être qui se tord de douleur.

2 Mais une des particularités de ce récit, c'est qu'il intègre à la narration une dimension très évidente mais très spécifique de l'humaine condition, à savoir la relation père-fils. L'évangile nous présente en effet un tableau familial douloureux mais classique : un père et son fils prisonniers d'une situation bloquée, vouée à la répétition, jusqu'à la rupture que provoquera la rencontre de Jésus. Le récit de Marc aborde aussi la question, hautement problématique, des liens familiaux et de l'émergence de la personne, comme sujet autonome et libre de toute aliénation. Ce qui est au cœur de ce récit, ce n'est pas seulement la mise en présence de Jésus et de l'enfant, mais aussi le dialogue entre le père et Jésus. En fait, les choses se passent entre Jésus, le père et l'enfant. On nous raconte une thérapie familiale. Et ce qui passe, ce qui se passe entre ces trois-là, c'est de la parole. Il y a de la parole rapportée, de la parole évoquée, il y a du dialogue, c'est-à-dire de la parole échangée en direct. Il faut que la parole circule, qu'elle passe de personnes en personnes, pour qu'il y ait de la guérison et du salut. Il faut aussi que la parole circule pour que la foi naisse. Il faut que la parole circule pour que la vie soit possible.

3 Un autre constat dans ce récit : peut-être l'avez-vous remarqué tout le monde parle, sauf celui qui est au centre de tout : l'enfant. L'enfant qui a un esprit muet et qui pousse des cris effrayants. C'est ce qui confère d'ailleurs à la scène sa tonalité globale d'inquiétude. Inquiétude de la foule et des scribes qui discutent entre eux. Ces êtres représentent l'opinion publique. La chaîne d'information continue comme bruit de fond qui pécore, qui donne son avis, qui cause pour finalement ne rien dire. Inquiétude, pour ne pas dire désarroi, du père devant l'état de son fils. Inquiétude des disciples qui ont perdu le mode d'emploi de la guérison. Inquiétude même de Jésus que ce brouhaha fait sortir de ses gonds. Cette inquiétude, elle tourne autour de la question du rapport de chacun à la guérison et à la foi : comment guérir, comment être sauvé, comment avoir la foi ? Tout le monde parle en même temps : les ondes sont brouillées et cet attroupement est devenu cacophonie.

4 La sortie de ce chaos, elle commence par le dialogue de Jésus avec le père. Celui-ci va pouvoir, dans l'entretien avec Jésus, revenir sur son histoire, dire sa souffrance et peu à peu oser une parole personnelle. Le père est vraiment le personnage-clé de ce récit. Parce c'est lui d'abord qui

doit être guéri. C'est lui qui a pris l'initiative de la rencontre. Il a d'abord sollicité les disciples. Il aborde maintenant Jésus. Il parle pour son fils. Il parle à la place de celui qui ne peut parler. Est-ce si évident que cela ? Père présent, père aimant, père envahissant : à qui avons-nous vraiment affaire ? A fils possédé, père possessif. Ce père relie d'ailleurs étroitement son fils au mauvais esprit. 'Il a un esprit muet.' L'enfant n'a pas d'existence propre. Il est confondu avec la maladie. Il est réduit à ce mutisme. Il est défini par son handicap. Aux yeux du père, la maladie est devenue l'identité de son fils. Et c'est peut-être même leur identité commune. Il est évident, et c'est très compréhensible, qu'il y a un lien très fort entre le père et son enfant. L'enfant, qui n'a pas d'existence propre en dehors de l'esprit, ne semble pas non plus en avoir une en dehors de son père. Ils sont confondus dans la souffrance. Cette souffrance les tient ensemble dans un rapport fusionnel. Eh bien le rôle de Jésus, dans cette histoire, c'est d'abord de rompre ce lien qui n'est pas bon. Jésus offre à l'adulte un accès à la parole. Vient le moment où sollicité par Jésus, le père se décolle de son fils. Il crie puis professe à la première personne sa foi pleine de doute : « je crois, viens au secours de mon manque de foi. » Par cette simple parole, le père accède à son identité propre. Il dit sa propre souffrance et il accède à lui-même en accédant à la parole. C'est à partir de ce moment-là que Jésus va pouvoir intervenir au profit de l'enfant. Regardons Jésus guérisseur et exorciste. Il chasse d'abord l'esprit mauvais, puis il prend la main de l'enfant et il le redresse pour le mettre debout. Sans lui adresser aucune parole, il lui restitue son humanité. Entre ces deux temps, l'enfant pousse un cri, tout comme le père a crié sa foi et son manque de foi. Ces deux cris inarticulés, cris de douleur et de délivrance, marquent le moment où chacun d'eux émerge comme sujet.

5 'Je crois, viens au secours de mon manque de foi !' C'est donc en fin de compte la question de la foi qui est au cœur de cet évangile : pas la foi du jeune homme, qui ressemble à un nouveau-né. Mais la foi de cette génération incrédule, la foi des scribes qui restent fermés à la parole et à l'action de Jésus, la foi des disciples qui semble inopérante, la foi incertaine de ce père. Que représente donc cette foi ? Je crois ! Il s'agit d'une foi absolue, sans contenus. Jésus ne demande de croire ni en lui ni en quelque vérité. C'est un mouvement de confiance en l'inconnu. C'est aussi un mouvement à double détente. Si croire c'est faire confiance, c'est aussi reconnaître que ce mouvement de confiance est difficile voire impossible. Le croire et la difficulté de croire sont imbriqués l'un dans l'autre. La foi, c'est le doute, le doute sans cesse rencontré, sans cesse affronté, sans cesse dépassé dans le tête-à-tête avec le Dieu de Jésus-Christ. Il est difficile de répondre à la question de la foi, parce que précisément la foi est à elle-même sa question. Elle se comprend et se vit comme processus qui nous amène à nous déplacer, à nous retourner, voir même parfois à nous contredire : cet homme devient croyant, dans la simultanéité d'une attestation (je crois) et d'une carence (viens au secours de mon manque de foi). Dès lors la foi désigne un combat, cette bataille que tout être humain est appelé à mener sur le champ de la parole en vue d'une délivrance. Car la parole, c'est bien le lieu d'attention à l'énigme du monde et des autres. En ce sens l'Évangile retentit comme une parole incarnée en Jésus dont la fonction n'est pas de terrifier mais d'éveiller, de délier, de reconforter, de réjouir, de réconcilier. Le chemin de foi du père devient modèle de cette foi, qui doute d'elle-même et qui n'est foi que

parce que sans cesse elle dépasse et intègre ce doute dans la confiance accordée à la parole du Christ.

6 L'évangile propose ainsi au lecteur, et aux disciples de tous les temps, la figure du croyant qui doute de ses certitudes, celui qui, dans un sursaut d'espérance, refusant de rester enfermé dans sa souffrance, ose crier « je crois » vers ce qu'il ignore, ce Christ qui passe au cœur de son existence. Il y a finalement deux actes de Jésus dans ce récit. L'un à l'endroit du père, à qui le Christ donne la parole, et pour le père c'est une délivrance. L'autre à l'endroit de l'enfant, infans, celui qui ne parle pas encore. Jésus le relève et comme l'écrit Marc, il se met debout. C'est le seul verbe dont l'enfant soit le sujet. La main tendue du christ l'arrache à la mort et le fait accéder à une vie humaine, debout, digne d'être vécue. C'est un nouveau-né, il est sur le seuil du reste de sa vie. Il va enfin pouvoir prendre la parole. C'est une nouvelle naissance. Nous autres croyants, nous pouvons décrypter dans ce récit sur le père et sur le fils, la métaphore de ce que peuvent être les passages qui nous arrachent à des situations mortifères. Une écoute accordée, une parole adressée, une main tendue peuvent nous guérir et nous sauver. Tout est possible à celui qui fait confiance. Tout est possible à celui qui croit. AMEN